La captivité pour socialiser et éduquer l'oiseau chanteur ! De l'intérêt des traités d'élevage des XVIe et XVIIIe siècles pour les éthologues actuels.

Michel Kreutzer

▶ **To cite this version:**

Michel Kreutzer. La captivité pour socialiser et éduquer l'oiseau chanteur ! De l'intérêt des traités d'élevage des XVIe et XVIIIe siècles pour les éthologues actuels.. Eric Baratay. Aux Sources de l'Histoire Animale, Editions de la Sorbonne, pp.103-113, 2019. hal-02365673

HAL Id: hal-02365673

https://hal.parisnanterre.fr/hal-02365673

Submitted on 15 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La captivité pour socialiser et éduquer l'oiseau chanteur !
De l'intérêt des traités d'élevage des XVI^e^ et XVIII^e^ siècles pour les éthologues actuels.

Michel KREUTZER[1].

in « *Aux Sources de l'Histoire Animale* » sous la direction de Eric Baratay, éditions de la Sorbonne. 2019, pages 103-113,

Partout dans le monde, des oiseaux sont détenus en volière ou en cage pour satisfaire des humains qui apprécient leurs ramage et plumage. En Europe, depuis l'Antiquité, gens de la ville et de la campagne, nobles et bourgeois, se sont approvisionnés en volatiles auprès d'oiseleurs qui les capturaient en nature, ou auprès de commerçants qui les importaient de territoires lointains. Les livres enluminés du Moyen Age comme les peintures et gravures du XVIII^e^ siècle attestent la présence d'oiseaux chanteurs ou parleurs, qui, depuis leur cage et perchoir agrémentent les demeures de leurs vocalisations. Les manuscrits nous apprennent en outre que les humains ne se contentaient pas de les élever et de les écouter pour la seule beauté de leur chant naturel, mais qu'ils les éduquaient également à produire des paroles et des mélodies bien éloignées de leurs vocalisations habituelles. Notons que ces pratiques ne sont pas étrangères au projet plus général qui consistait à conquérir, apprivoiser et domestiquer une nature sauvage, voire à « civiliser » les animaux appelés à vivre dans la proximité ou la demeure des hommes.

Les techniques jadis utilisées pour obtenir de ces volatiles des vocalisations singulières intéressent particulièrement les éthologues d'aujourd'hui, car elles mettent en évidence le rôle fondamental des relations sociales lors de l'apprentissage. Chemin faisant, la mise en évidence des contraintes que les éleveurs doivent prendre en compte, les obstacles qu'ils doivent contourner pour parvenir à leurs fins, nous mettent sur la voie d'un « point de vue animal ».

[1] Professeur émérite d'éthologie
Université Paris Nanterre, Laboratoire Éthologie, Cognition, Développement. EA 3456
michel.kreutzer@parisnanterre.fr
Je remercie particulièrement Bernard PIN, musicologue, horloger parisien et restaurateur de serinettes, qui me fit découvrir Hervieux de CHANTELOUP en 1995, et avec qui j'ai eu depuis de nombreuses discussions; Florent KOHLER, avec lequel, en 2010, j'ai eu de fructueux échanges grâce à son programme SCHIENA ; Corinne BECK et Martine CLOUZOT, pour une série de rencontres enrichissantes autour des oiseaux chanteurs en 2012, 2013 et 2014. Par l'intermédiaire de Martine CLOUZOT, j'ai pu rencontrer Julia BREITTRUCK et découvrir les annonces des journaux et les inventaires d'héritages du XVII^e^ siècle. Je dois aussi beaucoup à Eric BARATAY et à son intérêt pour le « point de vue animal ». J'ai en outre bénéficié des travaux de thèse de Michel JOURDE, et, plus récemment, d'échanges avec Clotilde BOITARD et Voilette POUILLARD. Ce texte a bénéficié des remarques et des corrections de Gérard et Annie DRESSAY. Que toutes et tous trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Un processus mal identifié : s'instruire seul ou bien par les autres ?

A la fin du siècle dernier, les comportementalistes ont longuement débattu la question de savoir quels étaient les rôles respectifs de l'environnement social et des prédispositions individuelles dans l'apprentissage. Les thèses innéistes d'un objectiviste tel que Konrad Lorenz (1903-1989) ont été confrontées à celle d'un behavioriste empiriste comme Burrhus Frederic Skinner (1904-1990). Il ne s'agissait là que de la résurgence du débat philosophique autour des théories de la connaissance portant sur les moyens, les conditions et les limites des capacités d'apprentissage.

Identifier, évaluer et comparer l'importance des différents paramètres en jeu lors d'un apprentissage n'est pas une activité récente, puisque la question préoccupait déjà Helvétius (1715-1771) et Diderot (1713-1784). Ces deux philosophes qui luttaient contre les institutions et les dogmes anciens invitaient l'homme à 'penser par lui-même' et à se fonder sur la seule raison pour construire librement son ordre moral. Le libre penseur est la figure de proue de ce renouveau social et scientifique. Précisons toutefois que la philosophie des Lumières n'est pas un ensemble homogène, discussions et conflits émaillent la rédaction des articles de l'Encyclopédie. Si Helvétius considère que tous les humains possèdent des capacités similaires pour s'instruire et que l'éducation joue un rôle déterminant dans la formation de leur esprit[2], Diderot est d'un tout autre avis : dans sa *« Réfutation d'Helvétius* [3]» il affirme que les potentialités sont inégalement distribuées et que l'instruction n'est pas le seul élément à prendre en compte.

Cependant, l'un et l'autre s'accordent sur un point : ils perçoivent avant tout l'individu comme un être qui pense et apprend par lui même, qui est plus ou moins mu par ce que nous pourrions appeler un « instinct d'apprentissage ». On voit donc ces auteurs du XVIII^{e} siècle tantôt minimiser le rôle des incitations sociales ou celui des ressources individuelles, tantôt les confondre. Mais nous savons aujourd'hui que, quelles que soient ses qualités, un individu apprend des autres et par les autres. Nous verrons que les oiseleurs avaient été amenés à prendre en compte les effets des relations sociales pour obtenir des imitations de mélodies humaines. Mais les théories de la connaissance n'ont prêté que peu d'attention à ce fait. Pourtant, Julia Breittruck montre qu'un Diderot …/…

---

[2] HELVETIUS, « *De l'esprit* », Ouvrage édité le 27 juillet 1758, mais suspendu par le Parlement de Paris le 23 janvier 1759, puis mis à l'index par le pape Clément XIII, et enfin brûlé publiquement le 31 janvier de la même année.

[3] DIDEROT, « Réfutation d'Helvétius », 1774, in *Œuvres complètes de Diderot,* éditées par J. ASSÉZAT et Maurice TOURNEUX, Garnier Frères, tome 2, Paris,1875-1877. Diderot commente certains arguments parus dans *De l'esprit*. Quand Helvétius y affirme, page 5, que « *L'homme naît ignorant, il ne naît point sot ; et ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. »,* Diderot répond, page 277 : *« C'est presque le contraire qu'il fallait dire. L'homme naît toujours ignorant, très-souvent sot ; et quand il ne l'est pas, rien de plus aisé que de le rendre tel [...]. La stupidité et le génie occupent les deux extrémités de l'échelle de l'esprit humain. Il est impossible de déplacer la stupidité ; il est facile de déplacer le génie. »* Et lorsque Helvétius déclare, page 7*: « L'homme qui ne sait rien peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer en lui le désir »,* Diderot demande, page 278: *« Et ce désir, tous en sont également susceptibles ? »*

connaissait bien ces observations sur l'éducation musicale des oiseaux[4]; il avait même su par ailleurs en tirer des conclusions pour réviser les conceptions dominantes sur la nature de l'homme.

Ces éducations vocales prouvent que la vie sociale joue un rôle important lors des apprentissages. En cela, elles précèdent bien des études éthologiques laborieusement réalisées aux XX^{e} et XXI^{e} siècles. Des éthologues plus attentifs à ces travaux anciens que nous présentons ci-dessous auraient compris beaucoup plus tôt l'importance que revêtent les tuteurs lors du développement normal des chants.

Les oiseaux chanteurs vus par les éthologues au XX^{e} siècle

À partir des années 1960, les naturalistes ont fait un usage intensif de magnétophones pour enregistrer les vocalisations des oiseaux en nature. Une parabole et un microphone placé en son foyer ont ainsi transformé les mélomanes de la nature en éthologues « chasseurs de sons ». Une fois « mis en boîte », le son pouvait être conservé, réécouté, diffusé. La transcription graphique des vocalisations trouvait un standard de présentation, le sonagramme, produit par un appareil, le sonagraphe, d'abord conçu pour analyser la parole, mais qui s'était révélé tout à fait approprié pour l'étude des chants d'oiseau. En outre, pour le plus grand bonheur des biologistes acousticiens, de nouveaux et nombreux procédés électroniques permettaient d'analyser, de mesurer, de transformer et de synthétiser les sons.

Fort de ces nouveaux moyens, les éthologues ont pu travailler intensivement à ce nouveau modèle d'étude qu'était le chant des oiseaux[5]. Notons que parmi les huit mille espèces de volatiles qui existent de par le monde, la moitié seulement sont considérées comme des oiseaux chanteurs ; elles appartiennent en majorité à la famille des passereaux.

On savait auparavant que les similarités vocales des individus d'une même espèce permettent d'identifier aisément cette dernière. Les nouvelles techniques acoustiques ont révélé que notre écoute humaine est incapable de percevoir l'existence de différences entre congénères, différences auxquelles les oiseaux, eux, sont sensibles. En Europe, où le plus souvent seuls les mâles chantent, on a découvert que certains pinsons ne disposent que d'un seul type de chant, …/…

---

[4] Julia BREITTRUCK, « Une étude des pratiques et des savoirs », *in* Martine CLOUZOT et Corinne BECK (dir.) *Les Oiseaux chanteurs. Sciences, pratiques sociales et représentations dans les sociétés et le temps long,* Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 255-268.
Cette autrice montre qu'en son temps Diderot s'est interrogé sur deux propriétés réputées comme spécifiquement « humaines » : l'éducabilité et le goût pour l'art, en l'occurrence la musique. Or on importe à la même époque, depuis les îles Canaries, des oiseaux affublés du nom de leur région d'origine ; ils sont élevés en cage et s'y reproduisent. Il suffit de les isoler et de leur jouer tous les jours des airs à la flûte ou à l'aide d'un petit orgue à manivelle, la serinette, pour obtenir de ces oiseaux qu'ils les sifflent. Ces animaux sont donc considérés à l'époque comme ayant des compétences que l'on croyait jusqu'alors réservées aux seuls humains : ils sont éducables et sensibles à la musique.

[5] Ibid. Michel KREUTZER, « Un demi-siècle de chants d'oiseaux », p. 25-45.

alors que d'autres peuvent en émettre jusqu'à quatre ; chez d'autres espèces, tel le canari, c'est l'étendue et la variété des types de syllabes qui changent selon les individus. Un répertoire peut donc être riche et varié ou pauvre et monotone. Dès ces premiers épisodes de recherche, on a également découvert que certains motifs ou chants ne sont émis que par quelques congénères voisins ou bien dans certaines contrées. Ces dialectes et variations géographiques persistent pendant un nombre d'années bien supérieur à l'espérance de vie que peuvent avoir les mâles en nature (trois ou quatre ans). C'est l'existence d'une tradition orale qui maintient ces particularités locales et géographiques ; en effet, les jeunes apprennent les chants émis par les adultes dans la région où ils ont éclos, ou bien ceux produits là où ils se sont installés.

Ces observations auraient dû inciter les premiers auteurs travaillant sur l'apprentissage du chant en laboratoire à se focaliser sur le rôle des relations sociales. Ce ne fut pourtant pas exactement le cas, tant la prise en compte des similarités au sein d'une espèce l'emportait sur celle des différences. La tradition zoologique, qui établit des typologies, incitait ces chercheurs à étudier prioritairement les prédispositions innées censées maintenir invariantes les caractéristiques des espèces. Au terme de nombreuses expériences princeps sur le pinson des arbres *(Fringilla coelebs)* [6], Thorpe a montré que, maintenu en isolement acoustique depuis l'éclosion, et donc privé de modèle, cet oiseau, une fois adulte, ne peut émettre correctement que les cris de son espèce, mais pas les chants. En revanche, si on diffuse par haut-parleur des chants de différentes espèces, dont la sienne, il reproduira ce chant plus tard. Un pinson possède donc des prédispositions pour sélectionner et mémoriser les chants de son espèce. Il s'avère qu'il ne peut pas spontanément les chanter, et qu'il doit les apprendre, un patron le guide et lui permet de reconnaître et de produire des chants spécifiques.

Thorpe a également observé que de jeunes pinsons élevés en groupe développent ensuite des chants très similaires, et cela quels que soient les modèles qu'ils aient entendus précédemment. Ce constat signale l'existence d'imitations interindividuelles lors du développement du chant, phénomène qui rend, compte de l'origine des dialectes observés en nature. Selon cet auteur, le répertoire d'un pinson est dès lors fixé pour toute la vie. Toutefois, d'autres études ont mis en évidence que certaines espèces, tel le canari, dérogent à ce principe : elles peuvent réapprendre de nouveaux chants à différents moments de leur vie, surtout sous l'influence de contacts sociaux.

Marler qui a étudié l'apprentissage du chant du bruant à couronne blanche *(Zonotrichia leucophrys)* [7], a obtenu des résultats très similaires à ceux de Thorpe, en insistant un peu plus sur la temporalité des processus. De jeunes mâles placés en isolement acoustique au tout début de leur vie choisissent, durant de courtes périodes sensibles, les chants qui appartiennent à leur espèce parmi tous ceux …/…

6 William H. THORPE, «The learning of song patterns by birds, with special reference to the song of the chaffinch (*Fringilla coelebs)* ». *Ibis*, n° 100, 1958, p. 535-570.

7 Peter MARLER, «A comparative approach to vocal learning: song development in white–crowned sparrows », *Journal of Comparative Physiological Psychology,* n° 71, 1970, p. 1-25.

qui sont diffusés ; et ils les chantent quelques mois plus tard sans jamais les avoir réentendus depuis lors. De ce fait, cet oiseau fut un temps considéré comme une figure de la sélectivité innée, avant de nous surprendre quand d'autres observations mirent à mal cette conception.

La publication des travaux de Baptista en collaborations avec Petrinovich [8], puis avec Morton[9], vint jeter un pavé dans la mare consensuelle des éthologues « innéistes »: ces auteurs ont montré que les vocalisations émises par des tuteurs vivants, en nature ou au laboratoire, exercent une attractivité bien plus grande que celles diffusées par des haut-parleurs. Ils étaient non seulement parvenus à enregistrer des bruants à couronne blanche produisant des chants d'autres espèces, mais encore à mettre en évidence que l'apprentissage de ces chants au contact de tuteurs vivants s'était effectué bien au-delà des périodes sensibles auparavant repérées lors d'expériences d'apprentissage conduites avec des bandes magnétiques.

Ces données apportaient-elles la preuve que l'attraction sociale l'emporte sur les prédispositions à la spécificité ? Marler, en collaboration avec Nelson, n'a pas manqué de fournir d'autres témoignages de ces prédispositions [10] : des oisillons en isolement acoustique depuis l'éclosion émettent beaucoup plus de cris à l'écoute de chants de leur espèce qu'à d'autres, manifestant en cela une sensibilité et une sélectivité particulières.

Les chercheurs se sont trouvé partagés, certains s'attachant à mettre en évidence les prédispositions innées et les apprentissages « solitaires », tandis que d'autres soulignaient au contraire le rôle prépondérant des relations sociales. Pourtant, ne pouvait-on pas déduire de ces divers travaux que, lors de l'ontogenèse, des compétences à apprendre, des prédispositions innées et des facteurs sociaux sont à la fois complémentaires et en concurrence pour guider les jeunes vers les modèles à mémoriser et à imiter ? Les résultats apparemment contradictoires obtenus par ces auteurs proviennent du fait qu'il suffit de construire une expérience où l'on minimise l'effet d'un des facteurs pour voir augmenter l'influence d'un autre. Ainsi, sans le savoir, mais avec beaucoup d'efficacité, c'est à un effacement du rôle des prédispositions innées au profit des facteurs sociaux que se sont livrés les oiseleurs et les éducateurs du XVIII^{e} siècle. C'est ce qui a permis aux « oiseaux chanteurs » de produire des mélodies humaines. Tout ce remarquable travail empirique ayant pu être réalisé sans nos savantes et récentes conceptions, il apporte la preuve qu'il est possible d'élaborer des pratiques efficaces en se dispensant d'une base théorique.

---

8 Luis F. BAPTISTA et L. PETRINOVICH, « Social interaction, sensitive phases and the song template hypothesis in the white crowned sparrow », *Animal Behaviour*, n° 32, 1984, p. 172-182.

9 Luis F. BAPTISTA et M.L. MORTON, « Song learning in montane white crowned sparrow: from whom and when », *Animal Behaviour*, n° 36, 1988, p. 1753-1764.

10 Douglas A. NELSON et P. MARLER, « Innate recognition of song in white-crowned sparrows: a role in selective vocal learning? » *Animal Behaviour,* n° 46, 1993, p. 806-808.

Un savoir empirique ancien qui n'a rien à envier aux connaissances savantes d'aujourd'hui

A partir du XVI[e] siècle sont édités de nombreux livres traitant de l'oisellerie. On y apprend comment capturer et élever de jeunes oisillons ou des adultes de toute espèce, et comment « instruire » des oiseaux à chanter. Ainsi que Michel Jourde l'a bien montré, ces activités, loin d'être originales, s'appuient sur un savoir ancestral. Mais un engouement inédit, renforcé par la rédaction de traités, les rend alors plus visibles :

> La pratique qui consiste à conserver des oiseaux pour l'agrément que procurent leur plumage ou leur voix est documentée en Occident depuis l'Antiquité, ainsi que dans les cultures les plus diverses – ce que les Européens de la fin du XVI[e] siècle savaient de mieux en mieux grâce aux relations de voyage –, mais elle nous intéresse ici parce que c'est de la fin du XVI[e] siècle que l'on date la naissance des traités de volière en Europe[11].

Mon objectif, dans ce présent travail, n'a pas été de composer un répertoire des textes rédigés du XVI[e] au XVIII[e] siècle à propos des oiseaux chanteurs – nombre de collègues historiens et musicologues les connaissent mieux que moi, et ils sont plus à même d'élaborer une analyse de ces sources historiques. J'ai plutôt cherché à montrer que ces écrits à la fois éclairent des discussions éthologiques récentes et sont en retour plus intelligibles grâce à ces travaux actuels.

Les auteurs et ouvrages historiques sur les oiseaux et leur élevage sont nombreux ; on en trouve des présentations dans l'ouvrage de M. Clouzot et C. Beck [12]. Je me réfèrerai ici à deux traités : 1) Le *Nouveau Traité des Serins de Canarie*, de Jean-Claude Hervieux de Chanteloup [13], 2) L'*Aëdologie, Ou Traité Du Rossignol Franc, Ou Chanteur ; contenant La manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, & d'en avoir le Chant pendant toute l'année. Ouvrage accompagné de Remarques utiles & curieuses sur la nature de cet Oiseau,* d'Arnault de Nobleville [14].

On trouve dans ces deux ouvrages des chapitres et des paragraphes entièrement consacrés à l'apprentissage des chants. À savoir, chez Chanteloup les chapitres :

---

11 Michel JOURDE, « Mort ou vif ? Modes de conservation et connaissance des animaux à la renaissance: le jardin, le cabinet, la volière », in *Le Théâtre de la curiosité*, Paris, Ed. PUPS, 2008, p. 123-138.

12 Pour une abondante source de références : *Les Oiseaux chanteurs. Sciences, pratiques sociales et représentations dans les sociétés et le temps long,* op. cit.. En outre citons parmi les ouvrages les plus fréquemment mentionnés: Pierre BELON : *L'Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions, et naïfs portraicts retirez du naturel,* Paris, Guillaume CAVELLAT, 1555. Jean BODIN *: L'Universae naturea theatrum,* 1596. Giovanni Pietro OLINA : *L'Uccelliera,* 1622. Francesco SOLINAS a publié à Rome, en 2000, une étude sur ce livre. Marin MERSENNE : *Harmonie Universelle*, Paris, 1636.

13 Cet ouvrage, édité en 1709, a fait l'objet de multiples rééditions. Je me réfère ici à celle de 1785 (Fournier, libraire, rue du Hurepoix, Paris), qui contient également *Le Traité Du Rossignol & des petits oiseaux de volière*.

14 Edité chez Debure l'aîné, Quai des Augustins, à l'Image S. Paul, Paris, 1751.

- XI. « En quel temps & de quelle manière il faut mettre les Serins, lorsqu'on veut les instruire au Flageolet. »
- XXVIII. « Des petits Instrumens que l'on nomme communément Serinettes, & de l'usage qu'on en doit faire pour instruire les Serins. »
- XXIX. « Des differens airs nouveaux qui conviennent à nos Canaries, pour les instruire au flageolet. »

Et chez Nobleville le chapitre:

- VII. « Du tems et de la manière d'apprendre aux jeunes Rossignols des airs sifflés, ou de flageolet. »

Ces textes mettent en évidence la manière dont les oiseleurs composaient avec le « point de vue » de l'animal, thème qui constitue l'enjeu de cet ouvrage. Je m'interrogerai également sur l'influence que le texte de Chanteloup a pu avoir sur celui de Nobleville. En effet, quand on les compare, on note un grand nombre de convergences sur les méthodes à déployer, ainsi que des similitudes de rédaction parfois troublantes. J'ai pu également constater que, dans l'édition de 1785 de l'ouvrage de Chanteloup, la partie consacrée au rossignol, n'évoque pas des méthodes à utiliser pour instruire l'oiseau à chanter des mélodies.

Sur l'isolement des individus, on peut lire chez Chanteloup, à propos des canaris :

> Pages 56 et 57 : « [...] si vous vous apercevez qu'il commence à gazouiller, ce qui est une marque qu' il est mâle, & en même-temps en bonne santé, vous le séparez aussitôt des autres, & vous le mettez dans une cage couverte d'une toile fort claire pendant les premiers huit jours : vous le placez dans une chambre éloignée de tous autres Oiseaux, tels qu'ils soient, en sorte qu'il ne puisse jamais entendre aucun ramage de vos Oiseaux ; & après vous jouerez d'un petit flageolet, dont les tons ne soient pas trop élevés ; car si votre flageolet est trop haut, votre Serin qui ne manquera pas de chanter par la fuite du même ton, lorsqu'il saura son air, le réitérant plusieurs fois dans la journée, se desséchera si fort les poumons, que, maigrissant peu-à-peu, il mourra.
> Après que les quinze jours seront écoulés, vous changerez cette toile claire dont il est couvert, pour lui mettre à la place une serge verte ou rouge bien épaisse, & vous le laisserez toujours dans cette même situation, jusqu'à ce qu'il sache parfaitement ce que vous lui aurez montré. Il y a des Serins bien plus disposés à apprendre les uns que les autres ; car on en voit qui se déclarent au, bout de deux mois, & d'autres qui ne le font pas en six, mais il faut s'armer un peu de patience, quand on a une fois pris la résolution de leur montrer quelque chose, sans cela, on ne tient rien. »
>
> Page 64 : « Il ne faut pas prétendre instruire deux Serins dans une même chambre, & encore moins dans la même cage, comme certaines personnes ont voulu faire ; si on le fait, ce ne doit être que pour un temps, c'est-à-dire, qu'aussitôt que l'un des deux Serins commencera à se déclarer, il faut alors les séparer promptement, & les éloigner de façon, qu'ils ne s'entendent pas, parce que l'un pour l'autre, ils ne feroient que se dissiper, & rompre réciproquement leur chant. »
>
> Page 206 : « On peut instruire une demi-douzaine de Serins à la fois, & même plus, si l'on veut, en les mettant tous ensemble pendant qu'on leur donnera leur leçon :

ils apprendront tout aussi bien que si on les instruisoit séparément ; mais aussitôt la leçon donnée, il faut, sans perdre de temps, les séparer, de façon qu'ils ne puissent s'entendre lorsqu'ils répéteront ce qu'on leur aura appris. Je parle ici aux personnes qui ont beaucoup de lieu qui peuvent par conséquent éloigner leurs Serins les uns des autres ; car, sans cela, c'est peine perdue que de vouloir les entreprendre. »

Et chez Nobleville, à propos du rossignol :

Pages 85 à 87 : « Aussitôt qu'on s'apercevra par le gazouillement d'un jeune Rossignol que c'est un mâle, ce qui arrive ordinairement dès que ces oiseaux mangent seuls, on le mettra dans une cage couverte de serge verte, telle que celle dont on se sert pour les Rossignols nouvellement pris; on le placera dans une chambre éloignée non-seulement de tout oiseau étranger, mais encore des autres Rossignols, tant jeunes que vieux, afin qu'il ne puisse entendre aucun ramage. Il sera mis les huit premiers jours à côté de la fenêtre, où à la clarté du plus grand jour de la chambre: après quoi vous l'en éloignerez peu à peu jusqu'au fond de la chambre où il doit rester tout le tems de son apprentissage. »

« Il ne suffit pas que le Rossignol à qui l'on veut apprendre des airs, soit avec la bouche, soit au flageolet, habite un lieu éloigné de tout autre oiseau; il faut encore qu'il y soit tranquille, & qu'il n'y vienne presque personne. »

Page 90 : « Avant que de finir ce Chapitre, j'ai crû qu'il ne seroit pas inutile de faire connoître au Lecteur, que j'ai eu raison de dire qu'il falloit séparer de tout commerce un jeune Rossignol qu'on a dessein d'instruire dès qu'il commence à manger seul. J'ai vû des personnes s'imaginer qu'ils pourroient apprendre à siffler, soit avec la bouche, soit avec le flageolet, à des oiseaux qui avoient passé un an. »

Sur le rythme de présentation des mélodies, on apprend chez Chanteloup, à propos des canaris :

Pages 62 et 63 : « Il ne faut pas être du sentiment de ceux qui croient que le grand nombre de leçons qu'ils donnent tous les jours à leurs Serins les fait plus avancer, ils se tuent & ne font que fatiguer leurs écoliers : cinq ou six leçons par jour suffisent pour instruire un Serin, pour peu qu'il ait de disposition à apprendre : de plus, la peine passeroit de beaucoup le plaisir, s'il falloit être continuellement après ses oiseaux. Il ne faut donc leur donner que deux leçons le matin en se levant, quelqu'une dans le milieu de la journée, & autant le soir en se couchant. »

« Les leçons du matin & du soir profitent plus aux Serins, que toutes les autres qu'on leur donne dans le reste de la journée, parce que, dans ces temps où tout est calme, les oiseaux étant moins dissipés, retiennent plus aisément ce qu'on leur apprend. Il faut répéter à chaque leçon qu'on leur donne, neuf ou dix fois au moins les airs qu'on leur enseigne ; & il leur faut jouer ces mêmes airs tout de suite, sans répéter deux fois le commencement, & autant la fin, comme on a coutume de faire dans l'usage ordinaire des Concerts. »

Page 206 : « Cinq ou six leçons par jour, d'un quart d'heure chacune, suffisent pour les bien avancer. Par cette persévérance, en trois ou quatre mois ils sauront ce qu'on aura pris la peine de leur montrer. Il ne faut pas oublier surtout de les …/…

tenir bien couverts pendant qu'on les instruit: ils en avancent davantage, ne voyant pas clair, & par conséquent étant moins dissipés... »

Et chez Nobleville, à propos du rossignol :

Page 87 : « A l'égard du tems & des heures qu'il faut observer pour le siffler; on ne doit pas s'imaginer qu'à force de leçons on lui apprendra plus vite ; c'est une erreur de bien des curieux, dont ils reviennent tôt ou tard. Une demi-douzaine de leçons par jour suffira, On donnera' deux de ces leçons le matin en se levant, deux autres dans le milieu de la journée, & autant le soir en se couchant.
Les leçons du matin & du soir seront les plus longues, parce qu'elles profitent plus à l'oiseau que celles qu'on lui donne dans le reste de la journée; l'oiseau est alors moins dissipé, & il retient plus aisément ce qu'on lui apprend. A chaque leçon qu'on lui donne, il faut répéter dix fois au moins l'air qu'on lui enseigne, & il faut lui siffler ou jouer ce même air tout de suite, sans répéter deux fois le commencement & la fin, comme on a coutume de faire dans l'usage ordinaire des Concerts. »
« [...] Pour ce qui est des airs, il faudra se borner à lui en apprendre deux seulement: car lorsqu'on lui en montre davantage, il les confond, & souvent il ne sait rien parfaitement. Au reste, on doit être très satisfait, lorsqu'un Rossignol sait deux airs comme il faut. »

Les méthodes d'instruction des mélodies humaines sont présentées dans ces traités avec une grande précision. On y relève avec quel soin l'oiseleur doit isoler de leurs congénères les individus en voie d'éducation, afin de concentrer toute leur attention sur leur instructeur humain et les mélodies qu'il joue.

Au carrefour des savoirs anciens et des questionnements actuels : Jürgen Nicolaï et les bouvreuils

Faire chanter des mélodies humaines à des oiseaux chanteurs capturés en nature puis placés en captivité est une expérience qui a pratiquement disparu aujourd'hui en Occident, seule contrée au monde où cette pratique semble avoir existée[répétition]. La capture des oiseaux sauvages est désormais soumise à une réglementation draconienne ; de plus, les techniques à mettre en œuvre demandent une disponibilité et une attention de tous les instants qui ne sont plus dans l'air du temps. Nous disposons cependant d'un exemple assez récent et bien documenté en provenance de Bavière. Jürgen Nicolaï (1925-2006), éthologue au laboratoire de Seewiesen – celui-là même où Konrad Lorenz observait des oies –, s'est livré à des expériences où des savoirs anciens croisent des questionnements modernes.

Des paysans bavarois, oiseleurs à leurs moments de loisir, avaient coutume de capturer de jeunes bouvreuils (*Pyrrhula pyrrula*)[15] au nid, en nature, puis de leur siffloter des mélodies populaires tandis qu'ils les nourrissaient à la main. …/…

[15] Jürgen NICOLAÏ, « Familientradition in der Gesangsentwicklung des Gimpels *(Pyrrhula pyrrhula*) », *J Ornithol,* n° 100, 1959, p. 39-46.

Dans ces conditions particulières d'élevage, les mâles apprenaient les mélodies sifflées par leurs tuteurs humains[16]. Mais Nicolaï ne s'est pas contenté de ces données empiriques. Il s'est procuré chez trois oiseleurs un total de15 bouvreuils âgés de quelques mois dont le tutorat avait commencé bien avant leur envol du nid. Il s'est poursuivi toute leur vie, de 1967 à 1975, grâce aux interactions acoustiques fréquentes que Nicolaï entretenait avec eux.

Il ressort de cet ensemble d'études que ces oiseaux ont appris avec précision des séquences de 20 à 50 notes de ces mélodies populaires humaines. Une analyse approfondie des vocalisations de cinq de ces individus a été publiée récemment[17]. Elle confirme que les pratiques des éleveurs du XVIII^{e} siècle ont de quoi réjouir les éthologues actuels, car non seulement les bouvreuils apprennent de longues séquences de chants, mais ils sont également capables de chanter en alternance avec Nicolaï. Si, par exemple, il reprend de concert la mélodie entamée par un oiseau, celui-ci s'arrête, puis la reprend là où Nicolaï s'interrompt quelques instants plus tard. Le chant alternatif nous donne un aperçu du traitement de la mélodie par le cerveau de l'oiseau. En effet, les bouvreuils ne sont pas seulement attentifs à la succession des notes sifflées par l'humain afin de poursuivre quand il s'arrête, mais ils peuvent aussi anticiper et chanter avec lui de manière synchrone une partie de chant.

Que dire du « point de vue » des oiseaux chanteurs ?

Les éleveurs avaient appris empiriquement que pour obtenir des vocalisations qui lui sont « atypiques », il faut manipuler les liens sociaux et l'environnement acoustique d'un oiseau. Par exemple, en le plaçant en captivité avec des tuteurs qui sont soit uniquement acoustiques, comme des serinettes ou des haut-parleurs, soit des individus avec lesquels il entretient des liens sociaux, que ce soient des oiseaux d'autres espèces ou des humains qui sifflent. Dans ces deux dernier cas, c'est à la faveur de ces liens que le volatile imitera les chants entendus. Les éthologues d'aujourd'hui, à l'instar des oiseleurs d'hier, savent donc qu'un oiseau chanteur ne se livre à des imitations d'autres espèces, voire de mélodies humaines, qu'à la faveur de pratiques d'élevage et d'instruction bien particulières. Ces pratiques nécessitent notamment de lutter contre la tendance naturelle de l'oiseau à produire des chants de son espèce, ce qu'il fait volontiers s'il en entend et s'il établit des contacts sociaux avec des congénères.

Fort de toutes ces observations, nous pouvons maintenant, en ce qui concerne les oiseaux chanteurs, avancer une réponse à la question posée par Eric Baratay sur le « point de vue animal ». Quel peut être le « point de vue » d'un rossignol ou d'un canari lors des multiples situations décrites ci-dessus. Il ne saurait être confondu avec celui des éleveurs, qui du reste changent d'avis selon les époques. D'aucuns nous affirment que la captivité et les manipulations …/…

16 Ces chants sont disponibles sur le site de la British Library : https://www.bl.uk/collection-items/bullfinch-pyrrhula-pyrrhula

17 Jürgen NICOLAÏ, Christina GUNDACKER, Katharina TEESELINK, Hans Rudolf GÜTTINGER, «Human melody singing by bullfinches (*Pyrrhula pyrrula*) gives hints about a cognitive note sequence processing », *Animal Cognition,* DOI 10.1007/s10071-013-0647-6, volume 17, Issue 1, January 2014, p. 143–155.

dont ils font l'objet sont bénéfiques aux oiseaux, puisque, au final, ils chantent mieux. Les autres soutiennent le contraire, et misent tout sur la vie sauvage et la production de chants naturels.

Comment nos inférences et appréciations pourraient-elles rendre compte de la subjectivité des oiseaux ? Et si cette dernière ne nous est guère accessible, peut-on espérer comprendre le « point de vue animal » ? Nous considérons que c'est possible, et nous allons dire comment. De tous ces récits et expériences que nous avons évoqués, nous pouvons inférer que « le point de vue de l'animal » se manifeste chaque fois que les oiseaux résistent aux manipulations auxquelles procèdent les éleveurs ainsi qu'aux fins qu'ils poursuivent. Les volatiles expriment alors leurs tendances naturelles et hédoniques à vivre[18], et ils contraignent les éleveurs à composer avec eux. Et puisque les animaux savent faire preuve d'un tel « désir » d'existence, on conçoit mieux que la domestication, l'apprivoisement ou l'acclimatation aient demandé tant d'efforts et de d'ingéniosité empiriques à nos ancêtres. Avant d'obtenir de la docilité ou de l'asservissement, et de soumettre la vie des animaux aux exigences de leurs profits et plaisir, les éleveurs ont toujours dû s'accommoder du « point de vue animal » et transiger avec lui.

[18] Michel KREUTZER, *L'éthologie.* Collection « Que sais-je ? », PUF, 2017, p. 117-119.